

LE PRESIDENT DU JURY PATRICE LECONTE

« Rien n'est jamais acquis »

Réalisateur talentueux et boulimique, Patrice Leconte a présidé le jury du 4^e festival du cinéma de la Réunion avec enthousiasme, ferveur et conviction. Rencontre avec un cinéaste qui annonce la fin prochaine de sa carrière...

— Patrice Leconte, dans un hommage rendu à Jean-Pierre Mocky par Vincent Mengin, le réalisateur fustigeait l'enseignement du cinéma, disant que le cinéma, ça ne s'apprend pas. Est-ce votre avis ?

— Je pense vraiment que pour avoir le sens du cinéma, le sens de l'image, s'avoir s'exprimer par l'image, il faut un petit supplément d'âme à la base, un don. Une particularité qui fait que le cinéma est vraiment fait pour vous. Là-dessus, il a raison mais le cinéma s'apprend aussi en allant regarder les films des autres, en analysant pourquoi on aime ou pas, essayer de trouver sa place et son chemin en se nourrissant du travail des autres. Le professeur peut nous tenir la main pur nous indiquer une direction mais il ne pourra jamais enseigner le cinéma à un jeune pour en faire un Orson Wells. C'est sûr. Il y a dans le cinéma quelque chose qui n'appartient qu'à vous et que personne ne pourra vous inculquer. Et tout le monde ne peut pas être un bon cinéaste. On ne peut pas se réveiller un matin en disant « qu'est-ce que je vais faire ? Tiens, oui, du cinéma !, Tiens, je vais être réalisateur de films » Non, ça ne marche pas comme ça.

— Ce don, l'avez-vous décelé très tôt chez vous ?

— Je n'oserais pas prétendre que j'ai un don. Ce serait le comble de la prétention. Mais ce que j'ai détecté très tôt, avant l'adolescence, c'est cette envie très forte de faire du cinéma. Le fait d'avoir envie de raconter les histoires qui vous trottaient dans la tête et, surtout, l'envie de s'exprimer par l'image. Il y a eu comme une espèce d'évidence chez moi. Quand je voyais des films je me disais, « c'est vraiment ce que je veux faire ». J'ai beaucoup tourné avec des copains de lycée, le dimanche matin, des trucs en 8 mm, des trucs fauchés. Cela semble un peu dérisoire aujourd'hui mais ça me permettait de raconter des histoires et de voir comment, avec des moyens limités, je pouvais les mettre sur un écran.

« Si je puise dans mon vécu, il y a de grandes chances que j'emmerde le monde »

— Mettez-vous beaucoup de vous-même dans les films ? Votre part autobiographique est-elle importante ?

— Oui, mais pas au niveau du vécu. Si vous avez eu la vie aventureuse de Raoul Walsh, par exemple, vous pouvez raconter votre vie, vous servir de votre vécu. Moi, mon vécu est assez banal, provincial, famille, frères et sœurs, montée à Paris... Voilà, je n'ai pas été globe-trotter. Si je puise dans mon vécu, il y a de grandes chances que j'emmerde le monde. Ce n'est pas à ce niveau qu'il y a de moi-même dans mes films. Mais sur le plan émotionnel, oui. C'est-à-dire au niveau du ressenti, des émotions qui sont



Patrice Leconte président du Festival du film de la Réunion. (Photo Emmanuel Grondin)

les miennes : oui, ça m'aliène en permanence. Parfois, le cinéma vous permet de vivre par procuration des choses que vous n'avez pas vécues. Des choses qui dérapent alors que vous êtes très terre à terre. Il n'y a pas d'autobiographie mais il y a beaucoup de moi-même, c'est évident.

— Est-il important d'identifier son public et faites-vous des choix en fonction de ce public ?

— Non. Sincèrement non. Les films que j'ai faits, je les ai faits pour moi. Au départ, faire un film pour soi, c'est la seule garantie de sincérité absolue. Après, il ne faut perdre de vue qu'ils seront un jour sur un écran et qu'il faut séduire, étonner, plaire au public. Mais, au début, il faut être satisfait de soi, être en accord avec ce qu'on est en train de tourner, garder la tête haute. Dire qu'on fait un film en sachant que cela va plaire à son public, c'est la phrase la plus prétentieuse qui soit. D'abord parce qu'on n'est jamais sûr de plaire et que la notion de son public est la notion la plus bide du monde.

Le public est baladeur. Je n'ai jamais pensé qu'il y avait des gens qui allaient voir mon film quoi qu'il arrive. Ça n'existe pas. Peut-être 150 personnes, oui. Si l'envie du public n'est pas là, vous vous ramassez. Je ne dis pas ça par fausse modestie mais je sais que rien n'est jamais acquis. Et c'est tant mieux. Cela prouve que le public n'en fait qu'à sa tête et on ne peut rien faire contre ça.

— L'acteur a l'angoisse de mal jouer, le producteur celui

de son investissement, quelle est l'angoisse du réalisateur ?

— En ce qui me concerne, l'angoisse est basique. C'est l'angoisse de la vie de tous les jours. C'est l'angoisse de ne pas plaire. Rêver à quelque chose qui m'emballe et me retrouver tout seul avec quelque chose qui ne plaît à personne, c'est affreux. Faire un film demande de l'énergie, de l'enthousiasme. Cela vous prend une année de votre vie. Ce n'est pas discret, il y a des affiches, on en parle. Cela convoque beaucoup d'énergie et quand les gens ne viennent pas parce qu'ils n'ont pas envie de voir ce que vous avez fait, c'est affreux. Mon angoisse est là. Que mon film ne dise rien aux gens. Et quand une infortune pareille m'arrive (et cela m'est déjà arrivé) je suis envahi par un sentiment de honte. Honte d'avoir battu le banc et l'arrière-banc. D'avoir entraîné autant de gens dans une aventure qui se solde par un échec. La honte finit par passer un jour mais...

— Dans ces moments-là, quelle est l'ampleur de la remise en question ?

— Le film est fait, on ne s'est pas rendu compte qu'on avait rêvé à côté de la plaque, mais cela ne peut pas vous servir de leçon. On ne peut tirer de leçon ni des échecs ni des succès parce qu'il n'y a pas de recette. C'est difficile. Sans blague. C'est très difficile de faire des films quand on ne veut pas faire n'importe quoi.

— Même quand on s'appelle Patrice Leconte ?

— Oui, et heureusement. Il n'y a pas longtemps, après

« Mon meilleur ami » et avant « La guerre des miss », j'ai eu un projet que j'adorais, qui s'appelait « Noël au balcon », qui était très décalé, dans un univers vaxieux... La production était lancée, on avait fait des repérages, le film était en pleine préparation. Et puis, le producteur n'a pas trouvé de financement. Le sujet était trop singulier. Et donc le projet ne se fera jamais. Voilà, qui que l'on soit, il ne suffit pas de claquer dans ses doigts pour avoir les moyens de faire un film. On n'est assis sur aucun trône et je pense que c'est plus sain. Chacun a sa chance et chacun a sa malchance.

« Je voudrais être sûr de quitter ce métier avant d'être lassé »

— Faut-il une grande part de folie pour faire des films ?

— Oui, je le crois fortement. Quand on fait du cinéma, il n'est pas raisonnable d'être raisonnable. Si on veut pouvoir surprendre, il faut avoir un petit grain quelque part. Il faut une part de folie parce que c'est extravagant de faire un film. Pour faire un film, il faut du temps, des personnes, de l'argent, pour aboutir au bout du compte à une heure et demie de divertissement. Cette disproportion est effarante. Le monde pourrait continuer à tourner si n'y avait plus de

films dans les salles, moins bien (rires) mais on pourrait. Enfin, non je ne crois pas parce que les artistes sont là pour nous entraîner dans autre chose que le quotidien. On ne pourrait pas vivre complètement sans.

— Depuis vos débuts, le cinéma a-t-il changé ?

— Je crois que oui mais je suis toujours embarrassé de faire cette constatation. Parce que, est-ce moi ou est-ce le cinéma qui a changé ? Je ne suis plus exactement un jeune cinéaste et quelle serait mon attitude aujourd'hui si j'étais jeune. J'ai eu la chance de faire du cinéma au bon moment. Je ne l'ai pas fait exprès. Mais si j'étais un jeune cinéaste aujourd'hui, ce serait différent. Aujourd'hui, on produit 270 films par an en France. Cela semble assez facile de faire un premier film mais ça devient tellement plus compliqué d'en faire un deuxième puis un troisième... Il y a beaucoup de casse, beaucoup de gens qui restent sur le carreau. Je ne suis pas sûr que l'évolution du cinéma soit merveilleuse. Mais je peux me tromper.

— La rumeur dit qu'il ne vous reste que deux ou trois films à faire...

— (il coupe) Deux.

— C'est une mauvaise blague ?

— Non, c'est vrai.

— Pourquoi ?

— Parce que je voudrais être sûr de quitter ce métier avant qu'un début de lassitude ne vienne me gagner. J'ai encore de l'énergie à revendre, tout va bien. Mais je connais trop de cinéastes qui auraient mieux

fait de s'arrêter plus tôt. Je ne veux pas prendre ce risque-là. E puis, aussi, parce que je ne me suis pas économisé. Je voudrais mener une vie plus calme. Un film c'est très lourd. Je pensais que ce serait de plus en plus facile mais en étant exigeant avec soi-même, ce n'est pas le cas. Je vais faire encore deux films parce qu'il faut bien que je me fixe quelque chose.

Encore deux films à faire

— Mais pourquoi deux, et pas cinq ou un ?

— Quand j'ai pris cette décision, j'avais dit trois. J'ai fait « La guerre des miss », j'en fais un autre au printemps et j'ai un autre projet, peut-être plus lointain, pour réaliser mon rêve qui est de tourner un film musical. A ce moment-là, je pourrais m'arrêter, ce sera normal. Mais c'est assez curieux parce que j'aime faire des films. Et je sais que quand je tournerais le dernier plan de mon dernier film, même si je n'ai pas signé cette décision avec mon sang, je serais d'une tristesse folle. En même temps, je me sentirais soulagé de quelque chose. C'est lourd de faire des films. Je n'arrive pas à en faire de manière détendue et j'ai le sentiment de mettre ma vie en danger à chaque fois. Je suis à fond et chaque fois il y a des insomnies, des angoisses. Ça va, j'ai donné.

Propos recueillis par Hervé COLIN

PALMARES DU FESTIVAL DU FILM DE LA REUNION

Happy-end au ciné Cambaie

Le festival du film de la Réunion a pris fin hier soir sous les applaudissements des invités et du public. Sur les six films en compétition, trois prix – les Mascarins – ont été décernés.



Le jury s'apprête à remettre les prix. (Photos Emmanuel Grondin)

Tout le monde avait envie que ça se passe bien. Pour la cérémonie de remise des prix de la quatrième édition du festival du film de la Réunion, les vedettes du cinéma français qui forment le jury et toute l'équipe de l'événement ont créé une ambiance à la fois de standing et conviviale.

Pour l'occasion, Pierre Vergès, le vice-président du conseil régional, et le préfet Pierre-Henry Maccioni, se sont même assis côte à côte.

Après avoir rappelé «sa joie de présider ce jury», Patrice

Leconte a remis les trois Mascarins, le trophée créé spécialement pour le festival. Il représente le perroquet aujourd'hui disparu de la faune locale.

La réalisatrice lauréate a remporté un prix de 10 000 euros

Le Mascarin de la meilleure interprétation féminine a été

décerné à Anaïs Demoustier pour «sa performance incroyable» dans le film «Les grandes personnes», commente Patrice Leconte qui lui souhaite «la bienvenue dans le cinéma.»

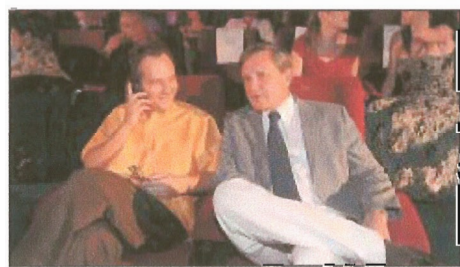
Le Mascarin de la meilleure interprétation masculine a été attribué à Lyes Salem pour son rôle tragi-comique dans le film «Mascarades».

«C'est quelqu'un qui possède un supplément d'âme», s'enthousiasme Laurence Petit, la co-productrice du film.



Et enfin, le Mascarin du meilleur film a été décerné à Anna Noïvon pour son film «Les grandes personnes». «C'est un bijou de premier film», affirme le président du jury.

En plus de la reconnaissance internationale qu'offre ce premier prix, la réalisatrice lauréate s'est vue attribuer la coquette somme de 10 000 euros par la fondation France Télévision. «C'est une immense aide pour écrire une nouvelle histoire», a déclaré Anna Noïvon. Hédi ABIDI

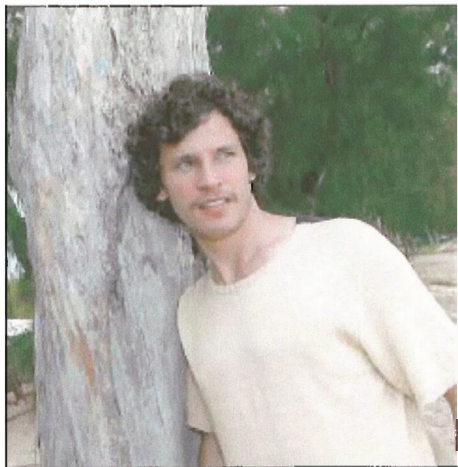


Pour l'occasion, Pierre Vergès le préfet se sont assis côte à côte.

UN ACTEUR AU CŒUR DU FESTIVAL NICOLAS GIRAUD

«La chance, ça se travaille»

Révélu au grand public par «Nos retrouvailles», Nicolas Giraud est à l'affiche de «Sur ta joue ennemie» dans un second rôle du film de Jean-Xavier Lestrade. Aujourd'hui, il est bien plus qu'un espoir du cinéma français.



Nicolas Giraud, un jeune acteur qui a du talent. (Photo Raymond Wae Tion)

– Nicolas Giraud, la fulgurance peut-elle être dangereuse pour la suite d'une carrière?

– Oui, j'imagine. Parce que qui dit fulgurance dit épuisement, explosivité. Il faut savoir manier les ingrédients pour faire durer cette fulgurance, pour la

transformer, la faire s'élever et nous éclairer. Pour ne pas se perdre. Même si je n'ai pas le sentiment de monter très fort. J'ai l'impression de monter à mon rythme. Avec une certaine cohérence.

J'ai simplement la chance de croiser ou d'attirer les gens

qui me permettent de continuer ma route.

– Un vieil adage dit qu'on a la chance qu'on mérite. Pensez-vous la mériter?

– Oui. Parce que je prends des risques, parce que je respecte cette chance. Je ne la garde pas pour la mettre sur une cheminée. La chance, ça se travaille. Ça peut se perdre aussi. Et il faut être prêt à la perdre parce qu'on a besoin de ces moments de vide, de rien, pour continuer à se construire et présenter quelque chose de différent.

– A quel moment avez-vous eu l'envie de ce métier?

– J'ai eu envie quand j'avais 19 ans alors que j'étais encore prothésiste dentaire à l'île d'Oléron. Je terminais mes études en travaillant dans un laboratoire. Je finissais ma maîtrise à La Rochelle. Un jour, il y a eu une annonce pour un petit rôle dans «Liberté Oléron» des frères Podalydès. Je n'ai pas hésité, je me suis présenté au casting, avec déjà énormément de désir et de velléités. J'ai décroché un rôle de cinq jours et là, sur le tournage, ça a été une évidence. J'ai senti quelque chose de très fort. Ça m'a totalement déterminé à aller au bout de mes études mais dès que j'ai eu mon di-

plôme, j'ai démissionné pour aller à Paris tenter ma chance.

– Tout lâcher sans aucune crainte...

– On me dit souvent que rien ne me fait peur mais que tout m'effraie. Bien sûr que je n'étais pas rassuré mais, en même temps, je disais à ma grand-mère, «c'est de tout quitter qui est raisonnable. J'ai vingt ans, c'est aujourd'hui qu'il faut tenter les choses et tenter d'obtenir la vie dont on rêve». Bien sûr que j'avais peur. Mais j'ai toujours peur aujourd'hui. Parce que c'est de plus en plus dur. Pour moi, rien n'est acquis mais j'essaie d'optimiser tout ce qui est à ma portée. En plus, je crois à fond, c'est l'ingrédient nécessaire, sinon tu te noies.

– On sent chez vous un vrai désir de perfectionnisme, est-ce en relation avec votre premier métier?

– Oui, c'est vrai. Une prothèse dentaire, c'est extrêmement précis. C'est au dixième de millimètre. C'est cette spécificité, cette perfection, qui m'attirait dans la prothèse. Le détail. Je crois que c'est une question de personnalité. Être comme ça rend difficilement heureux mais on a de bons moments. Des moments fulgurants. En joie, comme un dé-

ception. C'est le jeu, comme dirait mon frère.

– C'est le jeu de la vie que vous décrivez?

– Oui, sauf qu'en cinéma, ce jeu-là est exagéré.

– Qu'est-ce qui vous fait flasher sur un rôle?

– Son amplitude. Ses paradoxes. Ses contradictions. J'ai besoin de sentir l'humain, ses fébrilités, ses faiblesses, ses forces. J'ai besoin de sentir que je vais pouvoir lui apporter quelque chose. J'ai besoin de sentir qu'il y a une vraie dramaturgie dans le scénario et que tous les rôles aient des concordances les uns envers les autres. Après, c'est le rôle qui me choisit. Tout ça est très mystique finalement.

– Vraiment?

– Je crois. Mais il faut le prendre avec légèreté. On a le droit de remarquer qu'il y a du mystique là-dedans mais il ne faut pas le mystifier. Ne pas chercher à le rendre spectaculaire. Parfois on est déçu de ne pas avoir eu un rôle et après on se rend compte qu'il n'était pas fait pour nous. Parfois, on croit qu'on a perdu alors qu'on est en train de gagner.

– Aviez-vous des modèles parmi les acteurs des générations précédentes?

– Je n'aimerais pas ressem-

bler. En revanche, j'ai des références, de l'inspiration, de l'émotion, de l'amour, et un respect incroyable pour ces acteurs qui nous ont fait rêver. Moi, depuis très longtemps, je suis bouleversé par Daniel Day-Lewis. Il m'a aidé à grandir et à me trouver. Liam Neeson, Christian Bayle. Depardieu, aujourd'hui, j'aime moins mais au temps des films de Blier, il avait une amplitude inégalée.

– Quand le succès arrive rapidement, existe-t-il le risque de se perdre?

– Clairement oui. C'est une de mes plus grosses inquiétudes. Mais on n'est jamais totalement responsable. Il n'y a pas que celui qui est au centre du tourbillon qui prend les courants. L'entourage a parfois tendance à voir le centre et à oublier ses fonctions. Il faut être très vigilant. Ici, l'année dernière, j'ai vécu une semaine formidable. Cette semaine j'étais angoissé parce que les gens sont en droit d'attendre beaucoup de moi. Ce qui m'embête ce sont les attentes. Il faut rester neuf. Savoir ce qui a été vécu mais ne pas répéter. Bien sûr qu'on peut perdre son intégrité. Ce métier rend fou.

H.C.